

AVANT-PROPOS

Le Colloque "Les femmes-écrivains en Italie (1870-1920) : ordres et libertés", qui s'est tenu en Sorbonne les 26 et 27 Mai 1994, a été organisé dans le cadre des activités du CRIMC (Centre de recherches sur l'Italie moderne et contemporaine) de Monsieur le Professeur Mario Fusco. Il répondait à une demande diffuse, mais permanente, celle de chercheurs français qui, à travers mémoires et thèses, s'intéressent à l'histoire et à l'écriture des femmes dans l'Italie moderne et contemporaine. Les colloques d'Aix-en-Provence de 1991 et 1992 avaient ouvert la voie en France¹. Proposer ces deux journées de réflexion, avec la collaboration de spécialistes français et étrangers - italiens pour la plupart - c'était donner corps à cette recherche spécifique dont un nouveau Centre, le CELFI (Centre d'Etudes sur la Littérature des Femmes en Italie)² va se faire le porte-parole.

Cet acte de naissance récent explique le large intitulé retenu : "Ordres et libertés". Il était un hommage à Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, co-auteurs de la récente *Histoire des Femmes en Occident*. C'étaient elles qui avaient mis l'accent sur le rapport sujétion/liberté qui parcourt les XIX^e et XX^e siècles jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale,

1 *Les femmes-écrivains en Italie aux XIX^e et XX^e siècles*, Actes du Colloque international, Aix-en-Provence, 14,15,16 novembre 1991, Publications de l'Université de Provence.

Les femmes-écrivains en Italie au Moyen-Age et à la Renaissance, Actes du Colloque international, Aix-en-Provence, 12,13,14 novembre 1992, Publications de l'Université de Provence.

2 Pour tout renseignement concernant le CELFI, s'adresser à Madame Emmanuelle Genevois, UFR d'Italien et de Roumain, Paris III-Sorbonne Nouvelle, 13 rue de Santeuil, 75005 Paris.

préférant à l'abstrait singulier un pluriel qui devait permettre de mieux détailler les incarnations de ces deux notions. Ce clivage fondamental est sous-jacent à de nombreuses contributions. Il reste qu'au terme de ces deux journées on constate que la réflexion s'est organisée autour de cinq grands axes principaux.

Le **premier** restitue le point de vue masculin sur l'univers du féminin, et en particulier, sur l'écriture des femmes. Une première analyse porte sur les rapports de Benedetto Croce avec cet univers. On savait le philosophe hostile à la culture de la différence, ironique au sujet du féminisme, mouvement qui lui semblait condamné par son nom même, tout en le sachant très attentif à la production littéraire des femmes, dont il rendra compte avec soin dans sa *Letteratura della nuova Italia*. L'intervenant brouille cette image figée en retraçant un parcours existentiel et intellectuel du philosophe, certes marqué par des préjugés et des résistances, mais aussi par une sensibilité combattue et finalement maîtrisée, à travers des documents parfois peu connus, dont certains n'ont été livrés que tout récemment. (**Franco Contorbia**).

Le travail réalisé sur "La Voce" tente lui aussi de restituer la vérité sur le rapport entretenu par les collaborateurs de cette revue d'avant-garde - à laquelle très peu de femmes collaborèrent- et la "question féminine". La ligne de partage entre "vociani" sur cette question n'est ni prévisible, ni constante. Confrontés à l'altérité féminine, un Slataper réagira tout d'abord avec crainte et méfiance, sur la ligne d'un Weininger, alors qu'un Soffici ou un Papini, sensibles à la charge de liberté intime qu'expriment les femmes, tenteront de renverser le sens des critiques misogynes habituelles sur leur nature "instinctive". Placés entre une pratique discriminante et des aspirations généreuses, les intellectuels "vociani" semblent montrer que le fait féminin dérange les critères habituels d'évaluation intellectuelle. (**Anna Nozzoli**).

L'investigation idéologique d'une collègue canadienne s'exerce sur plusieurs textes narratifs et dramatiques de Pirandello. Réagissant à l'opinion commune qui fait du roman *Suo marito* une métaphore des difficultés de l'artiste aux prises avec le marché éditorial ou encore l'expression d'une autonomie finale de la femme, elle s'efforce d'explorer un thème récurrent, encore peu mis en évidence dans l'oeuvre de l'auteur sicilien : celui de la femme-objet-d'échange, libérée, paradoxalement, par l'art-marchandise. (**Lucienne Kroha**).

On voit donc que la femme-écrivain suscite bien des interrogations chez les intellectuels du tournant du siècle.

Un **second groupe** de communications s'est efforcé de préciser le statut de la femme qui écrit. Une première contribution permet de situer le cadre initial de la présence culturelle féminine de l'époque en retraçant l'activité d'une élite de femmes au sein des salons intellectuels toscans entre les XIX^e et XX^e siècles. Imposant, non sans peine, un nouveau modèle de femme, libre de converser et d'exprimer son opinion sans rien perdre de sa réputation, quelques personnalités firent de leur salon un lieu où se rencontraient patriotes et libéraux, puis, à partir des années 80, gens de lettres. Jouant un rôle d'organisation et de cohésion dans l'activité intellectuelle des milieux toscans, elles contribuèrent de façon non négligeable à la richesse du débat politique, littéraire et artistique auquel elles participèrent, parfois directement, par leurs écrits. Cette étude permet ainsi de prendre une plus juste mesure du contexte culturel qui vit l'éclosion des revues d'avant-garde du début du siècle. (**Giorgio Luti**).

L'apport véritablement professionnel des femmes à la littérature est étudié à travers l'examen de leur production en tant que nouvellistes, dans le contexte favorable d'un pays qui connaît un fort développement de sa presse. Cette étude met en lumière la spécificité de cette production, pourtant rattachée aux grands mouvements esthétiques de son époque, mais alimentée par une expérience et un regard profondément originaux. Preuve en est la demande éditoriale d'un "point de vue féminin". Recensant les thèmes abordés, les figures représentées, s'interrogeant sur la prédominance d'une tonalité dramatique, l'intervenante ébauche les contours d'un "sous-système" culturel à travers cette production narrative sans préjuger cependant de la qualité individuelle de ces apports. (**Patrizia Zambon**).

Auteur d'un "best-seller" éducatif, Ida Baccini concentre en elle les caractéristiques de la femme-auteur et non de la femme-écrivain, si l'on veut bien adopter cette distinction éclairante. En effet, elle vit à la fois les possibilités d'autonomie offertes par l'exercice d'un métier, mais aussi les limites d'une pratique trop étroitement assujettie à une visée utilitariste (et, en ce qui la concerne, conservatrice), ce qui la rangerait plus du côté de l'idéologie que de l'art. (**Mariella Colin**).

Une autre intervention tente d'élucider le processus qui mène les femmes à l'écriture, durant le siècle, et à en expliquer les résultats incertains. L'intervenante remonte ainsi à la source des conditionnements particuliers qui ont pesé sur les femmes : déficiences de leur instruction, assignation du rôle maternel, mais surtout façonnement intime de l'être qui fait fond sur l'oubli de soi et l'exercice du coeur. Les modèles intériorisés de qualités "féminines" passives, le

culte excessif des sentiments au détriment de l'exercice de la raison peuvent expliquer une écriture effusive, mal contrôlée, véritable dilatation du besoin de communiquer. Seule l'émergence de la conscience de soi pourra modifier les données de la création féminine. (**Grazia Livi**).

Un **troisième** axe de réflexion se situe au niveau de l'analyse de la confrontation des femmes avec les différentes manifestations de l'ordre : l'ordre social qui régit les deux sexes, l'ordre patriarcal qui se combine parfois avec l'ordre social et intéresse les femmes.

Problème central que celui de cette confrontation du personnage féminin avec les diverses formes de sa sujétion dans un siècle qui verra aussi son émancipation partielle. Les communications proposées ont apporté des éléments dans l'analyse des forces en présence à travers des écrits peu ou mal connus. Ainsi l'analyse d'un débat contradictoire entre Matilde Serao et la Marchesa Colombi, par voie de presse, sur le statut de la domestique, a-t-elle permis de mesurer tout l'intérêt d'un problème qui ne se résume pas au seul rapport de forces économiques mais investit fortement les relations privées des sujets féminins, parfois totalement antagonistes, parfois rapprochés en vertu même de leur sexe. (**Emmanuelle Genevois**).

Ainsi, également, la relecture d'un texte oublié de Matilde Serao, son *Diario di guerra al femminile*, permet-elle à l'intervenante de fixer quelques uns des traits du "féminisme anti-émancipateur" de la narratrice napolitaine. Si celle-ci ne peut nier le courage des femmes qui furent jetées sur le marché du travail en l'absence de leurs compagnons, c'est pour déplorer fondamentalement les conséquences néfastes de la guerre pour elles. Loin d'être cet événement susceptible de leur apporter une certaine forme d'autonomie, la guerre a suscité en elles des comportements ridicules et des initiatives inutiles. Mieux valait mener le combat obscur des paysannes dans les campagnes d'Italie. Serao, dans ce texte, se place comme défenseur de valeurs archaïques et c'est sur ces valeurs bien ancrées dans le monde féminin, que le fascisme naissant s'appuiera. (**Elisabetta Rasy**).

La condition de l'ouvrière est au centre des préoccupations de l'anarchiste Leda Rafanelli dont la lutte politique se situe radicalement contre l'ordre établi, pour un nouvel ordre révolutionnaire. Elle ne s'accompagne cependant pas d'une conscience de la spécificité de son oppression, ce qui l'amène, non seulement à refuser les batailles féministes, mais à se résigner devant les caractéristiques d'une nature féminine vécue sans recours possible. (**Christiane Guidoni**).

Cette oppression spécifique est un élément essentiel de la réflexion de Bruno Sperani à travers ses figures "perdantes" de femmes aliénées au sein du milieu familial. Cette femme-auteur, plus souvent citée que lue, est une figure intéressante car elle unit en elle la socialiste et la féministe. Cette double appartenance l'amène à ne pas confier une émancipation possible des femmes à un mouvement général en faveur des opprimés, mais à identifier leurs problèmes particuliers et à mener une bataille, qui, malgré les limites de son humanitarisme sentimental, anticipe celle de Sibilla Aleramo. (**Marinella Camerino**).

La polémique anti-patriarcale se fait vive et dépourvue de préjugés chez une autre femme-auteur mal connue : Regina di Luanto. Celle-ci, prenant appui sur une analyse sans complaisance de la société mondaine de son temps, du désir de respectabilité qui cache mal les pulsions de l'instinct sexuel, concentre ses attaques sur l'institution matrimoniale et plaide pour l'acquisition d'une nouvelle éthique autonome et responsable des sujets sociaux. (**Emanuela Cortopassi**).

Cette autonomie, ce refus du rôle sacrificiel assigné à la femme dans le mariage et la maternité, Sibilla Aleramo les assume dans ses choix d'existence. Cette primauté donnée à l'amour sexuel, à la fusion avec l'autre, est le lien fondamental qu'elle établit avec le monde. Si elle représente une recherche de vie authentique, contre le confort de relations plus stables, si elle est une expression de la liberté d'un sujet, sensibilisé par ailleurs aux problèmes sociaux, elle peut expliquer aussi, selon l'intervenant, une nouvelle forme de dépendance vis-à-vis du masculin. (**René de Ceccatty**).

Avec Maria Messina, nous entrons dans la mise en forme, à travers l'oeuvre littéraire, d'une situation existentielle. Cette réfraction du fait féminin dans l'écriture est donc abordée dans un **quatrième groupe** de contributions. S'appuyant sur des études de narratologie moderne, l'intervenante dégage dans l'oeuvre romanesque de la narratrice sicilienne les images de l'attraction/répulsion suscitées par le problème de l'émancipation. Elle analyse tout d'abord l'organisation de l'espace intérieur et extérieur où les signes d'étroitesse et de fermeture abondent, à l'image des névroses qui s'y développent, s'attache ensuite à la signification psychanalytique des "objets désuets" pour identifier dans le "gorgo" la figure qui rend probablement le mieux le "double enfermement auquel une écrivain-femme, et qui plus est, sicilienne, était destinée". (**Mariella Muscariello**).

La confrontation avec l'ordre, dont nous avons vu qu'elle constituait le thème essentiel de notre manifestation, s'opère souvent à travers

l'interrogation de la tradition littéraire, la réélaboration de certains genres, thèmes ou codes. Ce n'est pas un hasard si cette remise en question se produit à des périodes d'effervescence intellectuelle en Italie, celui des mouvements d'avant-garde du début du siècle avec la participation au mouvement symboliste puis au mouvement futuriste. L'étude qui porte sur Amalia Guglielminetti met en lumière les libertés que s'est accordées cette poétesse face à la tradition classique. Elle élabore à sa façon l'héritage pétrarquiste du sonnet dans un savant "conflit entre scansion métrique et syntaxique", qui a le mérite de briser le caractère parfait et auto-suffisant de ce type de composition. Elle plie ensuite la "terzina" dantesque à un désir de narrativité apte à refléter un "vécu". Amalia, imposant une "métrique du moi" s'est aussi voulue le porte-parole d'une certaine féminité inscrite dans l'écriture. Ses tentatives ne semblent guère avoir été comprises d'une génération critique influencée par la misogynie d'un Weininger. (Marziano Guglielminetti).

Les poétesses Vittoria Aganoor et Luisa Giaconi fournissent un exemple de réemploi personnel de certains thèmes poétiques. Il s'agit pour elles de repenser la métaphore symboliste courante du "voyageur" : ange persécuteur, frère nomade, surhomme conquérant, pour la première ; douloureuse figure de passante prise entre le passé et le futur, ainsi que la livre Luisa Giaconi dans sa *Dianora*, à l'histoire éditoriale tourmentée. (Biancamaria Frabotta).

La figure d'Annie Vivanti, si liée aux "pères culturels" que furent pour elle Carducci et D'Annunzio, est examinée dans une contribution, qui à travers l'étude de quatre de ses romans, met en valeur une constante : celle de la démesure et du mal, visualisés dans l'image du serpent, de dérivation dannunzienne. Démesure qui ne va cependant pas jusqu'à pousser la narratrice à soutenir une libération des femmes à travers le dérèglement érotique ou éthique. D'où une "revendication de la liberté dans la norme". Quitte à ce que quelques textes proposent finalement une vision courageuse de certains problèmes des femmes. (Gianni Venturi).

Le mouvement futuriste, malgré ses ambiguïtés au sujet de la femme, n'a pas manqué de susciter l'adhésion originale de certaines, moins au niveau de l'apport formel des "mots en liberté" (encore que les tentatives de jeu sur le signifiant de Mina Della Pergola ne soient pas négligeables), qu'au niveau de la réflexion critique et de la création romanesque. Rosa Rosà propose ainsi un des rares romans futuristes féminins où le thème de la triple métamorphose éphémère d'une modeste ménagère en créature supérieure est à la fois une satire de la société patriarcale et une vision utopique subversive qui constitue finalement une réflexion

intéressante sur “la représentation et l'administration politique du genre et de la subjectivité”. (Lucia Re).

Un **cinquième** groupe d'analyses s'est porté plus particulièrement sur des destinées singulières de femmes-écrivains ou sur un épisode marquant et peu connu de leur parcours intellectuel. C'est le cas de l'étude sur Ada Negri qui explore une correspondance inédite tenue pendant plusieurs années par la jeune fille avec un fiancé émigré en Amérique : elle constitue un élément intéressant pour comprendre l'évolution de la poétesse entre ses deux recueils poétiques de 1892 et de 1895. En effet, cette piste secrète permet de mesurer les censures du coeur qu'elle s'est imposées au nom d'ambitions poétiques élevées. L'histoire intérieure d'un manuscrit est chose précieuse, surtout lorsqu'il permet de prendre la mesure d'un des éléments que l'on retrouve à l'origine de la “fausseté” de la voix poétique d'Ada Negri. (Anna Folli).

Une autre correspondance inédite, celle que Neera entretint avec son traducteur français, Hérèlle et le Directeur de la Revue des Deux Mondes, Brunetière, entre 1898 et 1899, à propos de la traduction, pour la revue, de son roman *L'Indomani*, représente aussi un élément de grand intérêt pour mesurer la visée profonde de la narratrice sur son oeuvre. A l'inverse de certains de ses collègues italiens, tels que D'annunzio ou Serao, qui acceptèrent les adaptations décidées par le “goût français”, Neera refusa ce qu'elle pensait être la dénaturation de son roman, ce qui fit échouer l'entreprise. Il ressort de cet épisode, reconstitué avec minutie par l'intervenante, l'image d'une romancière plus attachée à la valeur de son projet romanesque qu'à un succès immédiat, surtout lorsque ce projet est intimement lié à sa vie, constitue pour elle et, dans son esprit, pour les autres femmes, une clé fondamentale dans la compréhension du destin féminin. (Antonia Arslan).

La destinée tragique de la jeune poétesse Antonia Pozzi, est retracée dans une étude qui met en valeur les différentes faces du conflit qui poussèrent cette jeune fille, socialement et intellectuellement privilégiée, à mettre fin à ses jours, à l'âge de vingt-six ans. Antonia Pozzi est l'exemple d'un être victime d'un milieu familial, certes, opprimant, mais aussi d'un entourage intellectuel particulièrement exigeant et naturellement misogyne, celui du cercle des élèves d'Antonio Banfi à Milan, dans les années 30. Cherchant douloureusement sa voie à la façon d'une créature mannienne, entre vie et art, c'est-à-dire, entre féminité et création poétique, réceptive plus que toute autre aux critiques, en raison de ses tendances à l'auto-dénigrement, elle finira, avec sa mort volontaire,

par récuser "un ordre désormais inacceptable et une liberté inaccessible". (Hélène Leroy).

S'interroger sur les femmes et leur écriture en Italie, au tournant du siècle dernier, c'était les envisager comme actrices de la modernité- ainsi que le développa dans sa conclusion C.A. Madrignani. La femme, lectrice de romans au siècle précédent, avait déjà ouvert une brèche dans la culture classique italienne. Auteur de romans elle-même, elle en vient à dévoiler sur le plan du "privé", la réalité des hommes qui font la nouvelle Italie mais n'accordent encore à l'individu-femme ni parité ni autonomie. S'affirmer en tant que femme-écrivain, c'est donc, fondamentalement, mener un combat démocratique.

Au terme de ce colloque, on constate que, sous-tendues par le thème fondamental ordres/libertés, plusieurs directions de recherche ont été explorées. L'écriture des femmes a été envisagée dans le cycle global de son développement : celui de son conditionnement, de sa pratique, de sa réception. Restituer le contexte de cette production a été une des démarches les plus fortes de ce travail collectif et c'est celle qui devrait permettre d'adopter les critères les plus justes d'interprétation et d'évaluation de l'"écriture féminine".

Production "mineure", sur le plan artistique, mais capitale sur le plan de la connaissance, en profondeur, d'une société à un moment donné de son histoire ? Production sous-estimée, voire occultée, dont il reste encore à rendre compte ? Production de combat où les femmes parlent d'elles-mêmes mais aussi au nom d'autres injustices ? Production novatrice où la tradition est contestée et où le fait féminin imprime sa marque ?

Ces questions ont été posées, au fil de ces vingt et une communications et nous espérons que ce colloque ne sera qu'une étape dans la voie d'une collaboration scientifique sur ce point entre nos pays.

Emmanuelle GENEVOIS